

Fremd im eigenen körper sur Orlan

Abraham A. Moles

Numéro 54, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moles, A. A. (1992). Fremd im eigenen körper sur Orlan. *Inter*, (54), 10-11.

FREMD IM EIGENEN KÖRPER

(Étranger en son propre corps, Johannes BIRNINGER)

SUR ORLAN

Abraham A. MOLES

S'il est une base pour la phénoménologie de l'être, c'est bien l'idée qu'il n'est rien qui soit plus familier que mon propre corps. Rien de plus intime, rien de plus secret, rien de plus profond. L'agent médical n'y pénètre qu'en occasionnel technicien et n'en comprend que la fonctionnalité.

Quelle profondeur ? La profondeur d'une unité avec soi-même. La profondeur de la synonymie (moi, ici, maintenant, je suis entier et rond — *die Welt ist ganz rund* — PICEIJ), une profondeur qui est synonyme de l'égalité avec moi-même. VALÉRY nous rappelle : « Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau », voulant souligner que « j'occupe » intégralement mon être physique corporel dans le silence de mes organes. Et voilà que quelqu'un, artiste, met en question cette évidence et cette synonymie, et le fait en posant cette question : Que serais-je dans un autre corps ? Que serait un autre corps pour moi ? une question à la fois irrévérencielle, irrespectueuse, étrange, qu'il fallait une artiste pour soulever, puisque les scientifiques manquent d'audace.

Et jaillissent en grand nombre les questions : Comment pourrais-je me ressentir dans ce corps différent ? Dans quelle mesure mon être participe-t-il des expériences de mon corps ? Voire, disent nos psychologues en jaquette, le Moi n'est-il pas la somme des expériences de son corps ? C'est bien par la biologie qu'il faut passer, par les techniques de l'être vivant, mais non pas dans les discours neutres et artificiels — dirait-on stérilisés — de tous ces biologistes en rupture d'éprouvettes et de microscopes. C'est dans l'*Erlebnis* d'une personne vivante que nous cernerons ce qui au suprême degré est une personne : une artiste qui ose.

Avec la science contre la science

Changer de corps, en acceptant l'idée d'en changer les apparences et les données anthropométriques, que cataloguent les polices du monde. Non plus à la manière timide et discrète des jeunes filles qui se mettent du rouge à lèvres — mais qui n'osent se faire tatouer du rouge sur les lèvres — ou des dames mûres qui rehaussent leurs seins dans une corrélation tacite entre la hauteur relative de leur aréole et l'inverse de leur âge. Bien plus profondément, l'artiste du corps agit sur une apparence globale d'elle-même choisie arbitrairement, gratuitement, par un acte délibéré dans lequel l'artiste met en jeu toute la force d'elle-même.

Étrangère à son propre corps, elle le juge et le déjuge : elle en choisit un autre, gratuit, dans un catalogue des possibles, qui respecte la science de l'anatomie, mais prend à parti l'identité. S'arrêtant à la peau et à la morphologie, elle exige bien sûr que le reste du tissu suive.

Ce qu'il nous convient de souligner ici c'est, à la fois, l'irrespect profond de cette démarche et son authenticité. Nul « bénéfice » n'est espéré. ORLAN, après transformation, sera-t-elle plus belle — ou moins belle ? Elle assume un devenir, une métamorphose à laquelle KAFKA n'avait point songé, elle l'assume comme une volonté, au lieu, comme le font les malades, les mutilés, les obscurs, de la subir comme une nécessité.

Étrangère à son propre corps, elle prétend exister en dehors de celui-ci, et c'est là une affirmation redoutable et éminente puisque par là elle se dresse contre la science elle-même (ah ! ces behavioristes !) et fait front pour la contredire. Elle sait dire non par là à l'expression scientifique du monde tout en faisant usage de cette science pour en exploiter les techniques, dans une expérience transcendante. Elle met la science à sa place, celle de serviteur du Maître pour conquérir la liberté.

Étrangère à son propre corps, elle se sent donc capable de le juger, et par là elle dépasse infiniment tous les plats moralistes qui avouent la faiblesse du corps (« la chair est faible » et « il fait bon de vivre diminué — aussi ») : les clients même de la chirurgie esthétique, les malades inférieurs qui se résignent avant de se soumettre, tous ces gens de l'humilité, de la platitude et de l'esclavage, ce sont eux entre autres, entre beaucoup d'autres, qu'ORLAN dérange et révolte. Grandeur du scandale : puisque, eux, ils se sont soumis à

l'entropie de la nature et de la dégradation des corps, comment est-il possible qu'une fille splendide, dans la plénitude de son corps, puisse affirmer la volonté d'en changer ?

Une expérience sur l'identité

Dans une société bien administrée (par les esprits plats), ORLAN devrait être désignée à la vindicte publique. Il n'est pas sûr que ceci ne puisse lui arriver, la Société Administrative (SA), aidée du pouvoir médical, est certes capable, motivée par les bons esprits, de découvrir quelque part un règlement, une loi, qui accable ORLAN et la condamne.

Pourtant, (« pour l'honneur de l'esprit humain »), il n'est pas exclu non plus que quelques-uns s'enrôlent pour la défendre, pour reconnaître qu'elle ose ce qu'ils n'ont pas osé, et pour proposer une expérience sur l'identité qu'ils n'ont pas su imaginer.

Ce n'est pas que nous n'ayons quelques témoignages — accidentels — sur la rupture de l'identité. Des écrivains fort savants nous en ont proposés — en dehors même de l'auteur de *La Métamorphose*. Mais précisément, ils se sont toujours basés sur la circonstance, sur le témoignage, sur les forces externes qui changent l'être contre son gré, et qui agissent ou réagissent sur sa mentalité. Ils en ont donc tiré une image volontiers « pessimiste » (si nous acceptons la morale des bien-pensants). Quelle image nous renvoie — ou nous renverra — au terme de son périple en six épisodes, un changement qui se veut pour le meilleur, mais ne laisse pas de savoir « ce qu'il doit en coûter de renoncer au meilleur pour éviter le pire » (WEIBEL) ?

Par la force des choses et de la biologie, l'opéra d'ORLAN se situe dans l'univers médical. Un univers de salles blanches et de scialytiques, d'infirmières à la blancheur vierge en contact avec le sang, de magés, de prêtres de la biotechnique, qui refont les tissus en utilisant les coutures du coordonnier. Un univers de corridors vitrés et de comptoirs administratifs, ce monde médical — que, peu ou prou, nous connaissons tous — et qui nous inspire une raisonnable terreur : rien que d'y pénétrer est en soi une épreuve (le premier cercle), car « le pire n'est pas toujours sûr » (PIRANDELLO). L'opéra d'ORLAN se situera-t-il un jour dans le gris et le noir des tribunaux et des cours de police, des exécuteurs des basses œuvres ou des lieux sombres de l'humain ? C'est bien possible : d'autres l'y ont déjà précédée. Mais il n'est pas interdit de supposer qu'au contraire ce soit elle qui (nous aide) à annexer ce monde de l'Autre Côté (*die Andere Seite*, KUBIN).

Démystifier l'acte chirurgical

Doit-on dire — ce qui ne change rien au courage de l'héroïne — que cet univers médical, que SARTRE a oublié dans son catalogue des situations, change au cours des années et que, d'une certaine façon, il nous devient de plus en plus familier, ou, plutôt, s'insère par ses techniques dans le monde familier, celui des habitudes, esquissant une continuité fragile entre monde médical et monde de la vie.

Le technicien docte, qui ignore ou refuse la transcendance, retiendra volontiers l'influence de détails pertinents de l'évolution médicale. Des progrès techniques comme la croissance de la proportion entre anesthésie locale et anesthésie générale, transforment la nature même de l'acte appelé « chirurgical », celui dans lequel un prêtre sectionne la peau de la victime.

Aux temps héroïques de l'anesthésie générale et généralisée, la « chirurgie » restait un acte éminemment secret puisque son patient (l'intéressé) s'y trouvait réduit provisoirement à l'état d'objet. Seuls participaient à cet acte ceux-mêmes qui agissaient et qui faisaient partie d'une caste privilégiée et secrète ; un acte sans témoin — ou presque.

Désormais la montée de l'anesthésie locale et péridurale restitue au patient conscience et pouvoir de jugement, en tout cas son pouvoir de perception. Le patient est présent dans la salle d'opération non plus comme un objet, mais

comme un sujet témoin de ses propres aventures, comme un acteur qui jette son regard sur ceux qui l'agissent. Mais par là-même la notion de tabernacle, de sanctuaire plein de mystères, se dissipe. Et pourquoi après tout ce lieu qui reste le temple d'une fonctionnalité opératoire se trouverait-il intrinsèquement dépourvu de valeurs esthétiques ? N'y a-t-il pas là un décor remarquable pour une action grave ? Pourquoi serait-il exclusivement lieu d'angoisses et d'inconnus ? Pourquoi ne serait-il pas lieu d'un rite où le Prince Victime se trouverait en même temps être resté le Prince Roi ? D'anciennes civilisations nous en ont proposé des exemples.

Un sociologue dira que l'émergence de l'anesthésie locale, avec toutes ses variantes sophistiquées, ramène l'acte chirurgical à un événement, à un avatar de la vie, et par là restitue la volonté là où elle doit avoir place. Ne doutons pas que les actes d'ORLAN, sa capacité d'irrespect, qui n'entament en rien sa volonté de risquer, ne contribuent à longue échéance à démystifier l'acte chirurgical, surtout quand il s'en va au-delà de ce qu'il y avait jusqu'ici de plus profond en l'homme : la peau.

Démystifier l'acte sexuel

Certes le plus profond de la femme diffère du plus profond dans l'homme. La femme possède un sexe profond, ouverture ou temple en dehors de la forme de sa peau, qui est fait uniquement pour y recevoir des objets « étrangers », et l'on peut s'étonner que nos analystes du lointain intérieur n'y aient point songé dans leurs errances sémantiques. La peau n'est pas — tout à fait — la limite de l'être féminin, elle possède une coquille secrète dont l'existence intuitive change le statut de la femme dans le monde et surtout sa conscience d'elle-même. La femme sait pénétrer sans problème à l'intérieur d'elle-même : serait-elle par là mieux préparée à se distancer de son corps ? Divagations psychanalytiques...

ORLAN, « La bouche d'Europe et la taille de Vénus ». Prise de vue: Joël NICOLAS.

